



# *André MATHY*

peintre, illustrateur et photographe hollognois de talent  
tombé dans l'oubli



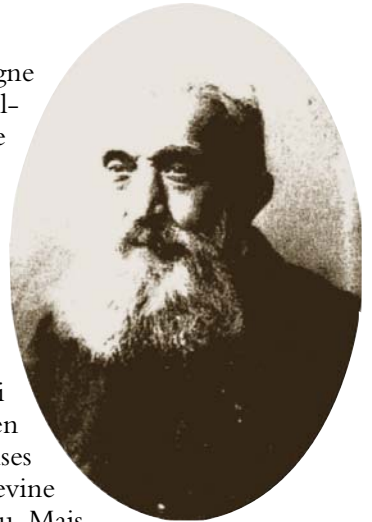




**André Mathy (1850-1932),  
peintre, illustrateur et photogaveur hollognois  
de talent  
tombé dans l'oubli**



Ndlr: Nous n'avons pas retrouvé la lithographie originelle.



Un chemin de campagne montueux, hérissé de cailloux. Sur ce chemin, une humble charrette bâchée, pleine de caisses et de paniers en désordre, à laquelle est attelé un petit âne. Et voici le Phaéton de cet équipage: un des ces anciens colporteurs qui allaient par les villages en proposant tout un bric à brac de marchandises non périssables. Il a l'air en difficulté! On devine qu'il injurie sa bête et tire en vain sur le licou. Mais un promeneur endimanché s'est mis à pousser la roue de la misérable carriole. Un enfant, sans doute son fils, s'est joint à lui. Et nul n'y met plus de cœur, plus de courage. C'est un petit «valet» en culotte courte et bas rayés (retenez bien ce détail) dont le chapeau de paille cache en partie le visage. Au bord de la route, le reste de la famille — une femme et deux enfants plus petits — admire papa et le grand frère. A l'avant-plan s'épanouissent quelques fleurs sauvages où l'on croit reconnaître l'orchis tacheté, la berce, la centaurée.

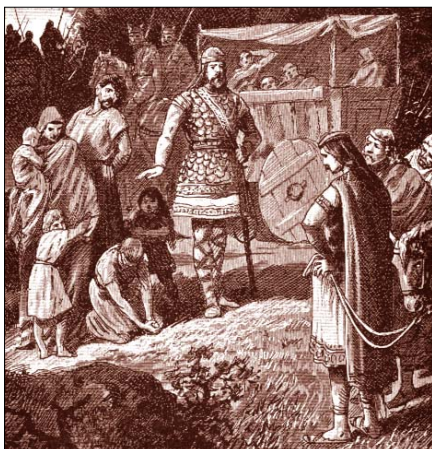
Une telle scène, familière il y a cent ans d'ici, on aurait sans doute quelque peine à l'imaginer aujourd'hui. Pourtant moi je la vois comme si j'y étais, car j'ai sous les yeux une certaine gravure qui la représente fidèlement. C'est au point que j'entends grincer l'essieu et brinqueballer les planches; il me semble même respirer l'âcre odeur du crottin mêlée à l'acide senteur des prairies. Quelqu'un, en effet, se servant de taches, lignes et pointillés, hachures, a fait subir à sa vision du monde l'inversion mystérieuse des plaques photographiques en l'imprimant pour en restituer l'image, et de cet abstrait assemblage il a su tirer la scène champêtre que je viens de vous décrire.

Ce quelqu'un, ce magicien, ce visionnaire n'est autre qu'André Mathy, peintre, illustrateur et photogaveur liégeois. Mais sans notoriété, sans même à ma connaissance de notice dans les répertoires d'artistes de la province, il paraît aujourd'hui bien oublié.

Moi-même je l'ai longtemps ignoré. Il a fallu que vienne mon bien-aimé, le poète; il avait accroché cette même gravure au mur de la cabane forestière où il passait les plus belles heures de sa vie. L'odeur du feu de bois, le crépitement des bûches dans le vieux poêle en forme de chapelle et, dehors, la rumeur sourde qui habite en permanence un bois d'épicéas, le cri rouillé des faisans aux lisières, enfin ces mêmes herbes, l'orchis aux feuilles tachetées de noir, les ombelles de la berce, la centaurée violette et décoiffée, chacune recomptant ses pétales, précises et têtues comme de petites horloges végétales: tout rendait plausible, annonçait imminent le passage de la carriole sur la route d'Oppagne, alors aussi défoncée et caillouteuse que celle figurée par Mathy en cette antique lithographie.

Mais où retrouver aujourd'hui les œuvres de cet artiste? Peut-être faudrait-il explorer les greniers des écoles de village, à condition que les aient épargnés les assauts décapants de la modernité. (1) Là, parmi la vétusté d'un matériel didactique, peut-être que nous pourrions encore trouver des Mathy? Je songe à ces tableaux utilisés autrefois pour l'enseignement de l'histoire, gravures coloriées où l'on voyait mises en scène, avec un sens certain du spectaculaire, solennelles, emphatiques et péremptoires leçons du passé. (2)

Ainsi la bataille de Tolbiac, où Clovis se découpe en statue équestre sur un fond de chevaux et de lances bien digne d'Uccello. Ou cette assemblée des anciens Belges, leurs casques cornus, leurs braies lacées, leurs barbes à double



Extrait de «La terre mérovingienne» (détail).



pointe et le druide en chemise blafarde portant faucille et gui.

Mais bien plus intéressantes encore les planches en sépia destinées à illustrer les leçons de morale que nos grands-parents jugeaient avec raison si nécessaire. De ces dernières gravures, il émane une poésie naïve et touchante, une grâce profonde qui est celle de l'enfance. Elles mettent en scène, dans les milieux que sont les familles ou l'école tels que l'on pouvait les observer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce que mon mari appelle plaisamment «la morale des bas rayés». Avec le manichéisme propre aux moralistes d'autrefois, le bon sujet, garçon ou fille, se distingue de ses camarades non seulement par sa conduite vertueuse mais par un signe extérieur qui le signale aussitôt aux petits écoliers comme l'exemple à suivre et le porte-parole du maître. Ce sont, sortant de ses bottines lacées dont étaient chaussés les enfants d'autrefois, de hauts bas de coton ou de laine ornés de larges raies transversales, bien faites pour attirer l'attention. Ainsi porte des bas rayés le garçon qui aide son père à pousser la charrette du colporteur en perdition sur une route de campagne. En portent aussi, sur d'autres gravures, celui qui sermonne ses camarades occupés à dénicher les nids des oiseaux, celui qui s'élance au secours du petit écolier tombé dans la cour de l'école, son ardoise d'un côté, son chapeau de l'autre, tandis qu'un groupe cruel rit de sa déconfiture. Portent des bas rayés la grande fillette qui répare les jouets de ses frère et sœur, et celle qui rend visite à sa petite amie malade, avec au bras un lourd panier rempli de pommes et de poires.

Les bons enfants selon Mathy ne se moquent pas de leurs camarades en difficulté, mais volent à leur secours. Ils sont charitables et aiment à rendre service. Ils chérissent leurs parents, leur donnant de leur affection des marques sensibles. Ils respectent la nature et protègent les animaux. Ils n'ont garde d'oublier leurs prières du matin et du soir.



Un chrétien, Mathy? En tout cas, écoles catholiques ou communales s'adressaient à lui, ainsi qu'en témoigne, selon la destination de ses œuvres, la présence ou l'absence de crucifix dans les scènes d'intérieur. (3) Mais où donc allaient ses préférences? Voici deux gravures décrivant chacune une famille à l'heure du petit déjeuner. Or l'une de celle-ci — la chrétienne — semble protégée par un Dieu providentiel. Ici les fenêtres ont des rideaux et s'égaient de géraniums. Sur une nappe à ourlet soulignée d'une broderie sont disposés des tasses avec leurs soucoupes, des planches à tartiner, des couteaux, un plat contenant du pain. Un feu de charbon brûle dans un fourneau de fonte sur lequel reposent poêlon et cafetière. On le devine, chacun ici a bien chaud, mange à sa faim.



Dans la chambre sans crucifix, au contraire, aucun voile, aucune verdure ne masque la nudité de la fenêtre. Sur la table en désordre traînent quelques tasses, quelques couverts épars. Dans le fond, on distingue l'antiqueâtre noir de suie, que ne semble éclairer aucune flamme. Qu'elle est charmante pourtant, cette gravure, tout autant que l'autre, dans son laisser-aller bon enfant.

Elle met en scène le baiser du matin. La mère, en galoches d'intérieur, un grand «vantrín» blanc noué à la ceinture, se penche pour embrasser l'aîné de ses fils qui hausse vers elle son bon visage d'enfant aux bas rayés, tandis que le père, debout, les poings sur les hanches, a l'air de s'exclamer: «Alors mon garçon, c'est à cette heure-ci que l'on se lève?» (il n'est que sept heures pourtant à l'horloge que l'on voit sur la cheminée!), et que le frère et la sœur, plus jeunes, assis sur les hautes chaises de paille, leurs pieds ne touchant pas le sol, trempent sagement leur tartine dans leur bol de café au lait. Mais par la fenêtre, que voyons-nous dans le lointain? Mathy, le malicieux, y a placé le clocher d'une église!



Ainsi, avec un regard plein de tendresse, il pénètre dans l'intimité des familles et, grâce à lui, nous y entrons aussi, témoins anachroniques, dans le poétique dépaysement du passé. Voici encore la scène du coucher des enfants. Nous voyons le père tracer un signe de croix sur le front de sa fillette aux bas rayés qui se tient debout devant lui bien droite et les bras croisés, l'air sérieux et raisonnable. Un enfant plus jeune se débat dans les bras de sa mère qui l'embrasse pour le calmer. Sur la table, un ouvrage de couture, et la bougie déjà allumée dont maman va se munir pour mettre au lit les enfants. Humbles



objets touchés par la paix du soir, pris comme toute chose dans son mystérieux enchantement. On voudrait s'asseoir à cette table, écouter la voix des parents, paisible, en harmonie, rassurante comme un gage de bonté universelle et de la bienveillance des choses, qui s'élève dans le silence et se mêle bientôt avec douceur au songe des petits, déliant leurs membres et les calmant bien mieux que le tilleul et la verveine.



Nous retrouvons la même fillette aux bas rayés vêtue de la même grosse robe d'hiver ornée d'un volant, dans la gravure qui a pour objet la toilette du matin. L'enfant garde les yeux baissés, tandis que sa mère lui natte une lourde tresse, et la petite douleur des cheveux tirillés n'altère en rien la tranquillité dormante de son visage. A voir ce livre qu'elle tient en main, et qui pourrait bien être un «ange conducteur», on imagine sans peine que sa rêverie a pris un tour religieux.

Dans la pureté virginale du matin, quelque visiteur céleste lui apparaît peut-être, et sans s'offusquer du lit défait, des vêtements éparpillés, du seau de toilette qui vient de servir, tendrement lui sourit, emplumé, bienveillant et sulpicien, tandis qu'un réveil invisible incante à voix basse et rythmée le silence blanc et assoupi des chambres où l'on dort et le charme suranné du XIX<sup>e</sup> siècle.



Partout, dans l'œuvre de Mathy, l'enfance est peinte avec ses rêves, ses découvertes. Suivons-le par les sentiers d'une Ardenne liégeoise et dominicale. Nous voilà dans l'herbe à hauteur d'yeux, mâchant l'oseille sauvage, bondissant vers le vol incertain d'un papillon jaune, cueillant aux barbelés des clôtures des touffes de laine huileuse, tandis qu'au loin bouge et moutonne le troupeau blanc : arrachant enfin aux noisetiers des taillis un rameau feuillu, à l'odeur verte, pour le porter comme un sceptre, enfants-rois de l'été, pendant toute la promenade.

Allons ensuite dans ce jardin d'autrefois où les jouets éparpillés mettent à l'entour leur joyeux désordre. Voilà le petit train qui sent la colle et la sciure, le cerceau couché qui bientôt bondira pour nous emmener plus loin que la Chine ; et rutilant, sphérique, aérien, capable de survoler tous les villages, dieu ailé qu'un enfant tient par un fil, le ballon rouge.



Mais si nous voulons rentrer, ce qui nous attend c'est le devoir à faire. Alors la table étroite et haute nous servira de pupitre, et les pieds sur un «passet», nous enfermerons l'écriture dans un réseau de lignes qui rayait les cahiers d'autrefois, et nous aurons à côté de nous le cartable en forme de gibecière, avec sa longue courroie pendante. La petite sœur, pendant ce temps-là, debout devant la chaise qui lui sert de table, place des billes de couleur sur une grille pour en composer toutes sortes d'étoiles. Et partout, il y aura des livres d'images.

Car en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'image est reine. Les mots écrits ont pour destin de se suivre, pas après pas, et ce cheminement linéaire, obligé dans le temps, ralentit toute description, toute histoire. L'image au contraire est immédiate comme la foudre : elle s'empare de notre esprit et l'emporte d'un seul coup d'aile. Mathy naît à l'époque où l'on songe enfin à exploiter cet étonnant pouvoir. Les images ont envahi la presse avec une prédilection pour les faits divers et la caricature. Bientôt apparaissent des magazines illustrés. Les publications scientifiques, les récits de voyage, les œuvres littéraires s'enrichissent de gravures. On voit naître l'affiche et la publicité. Déjà la bande dessinée est en gestation.

C'est dans ce contexte que notre illustrateur sent s'éveiller sa vocation. Les plus grands : Daumier, Gavarni, Grandvitte, Gustave Doré sont ses modèles. A-t-il vraiment eu la tentation de suivre jusqu'au bout leurs traces, aiguisant le mordant de son trait pour le rendre propre à la satire sociale, ou en cherchant dans le dépaysement de l'histoire ou des voyages le prodigieux tremplin du rêve ? C'est dans cette optique peut-être que nous le voyons illustrer des

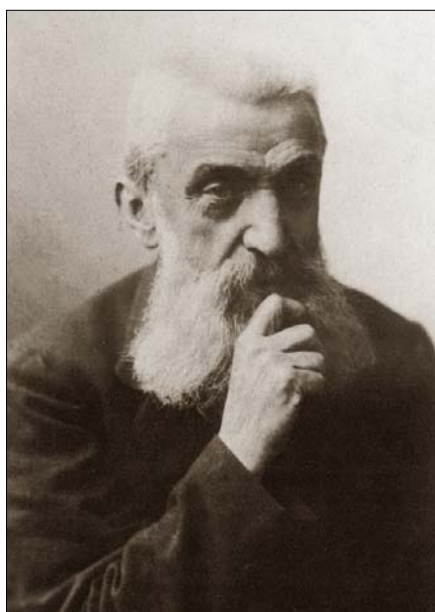
œuvres telles que «Fabiola ou l'Eglise des catacombes», chez Casterman, et faire fonds sur le prestige obligé des civilisations passées. Pourtant, il apparaît bien qu'il a choisi un autre chemin.



Quel est son public de prédilection? Ce sont des écoliers et leurs maîtres. C'est pour eux qu'il a composé des planches didactiques, mais aussi illustré des couvertures de cahier — c'en était la mode autrefois — où apparaissent des thèmes comme l'antialcoolisme et la protection des animaux.

Et quel est son sujet favori? Tout simplement l'existence des gens ordinaires, avec leurs intérieurs modestes, leurs joies simples, leurs gestes sans prétention, avec ces objets qui leur servent tous les jours et dont nul comme lui n'a su rendre la vie mystérieuse.

Or, parce qu'il les a aimés, ces humbles, et a voulu les peindre tels qu'ils étaient, c'est leur âme elle-même qui est restée prise dans les gravures qu'il nous a laissées. C'est elle qui nous apparaît encore aujourd'hui, avec le charme mélancolique d'une époque disparue.



Né à Hollogne-aux-Pierres le 23 juin 1850, André Mathy descendit dans la mine dès l'âge de douze ans. Il serait sans doute resté mineur comme son père sans un don exceptionnel pour le dessin qui l'orienta vers l'Académie des Beaux-Arts de Liège dont il suivit les cours pendant neuf ans. Séduit d'abord par la peinture de genre (4), il ne tarda pas à se découvrir une vocation d'illustrateur qu'il mit au service de grandes maisons d'édition telles que Dessain à Liège, Wesmael-Charlier à Namur ou Casterman à Tournai. C'est ce qui nous valut entre autres l'iconographie de nombreux livres scolaires et les charmantes planches didactiques évoquées ci-avant. Il revint à la peinture en 1914 et composa dès lors tantôt des tableaux inspirés par l'invasion allemande et l'occupation, tantôt des scènes rustiques. Sédentaire, il ne quitta guère son village, sauf pour un voyage en Autriche où il étudia le procédé de la reproduction phototypique en couleurs, qu'il introduisit chez nous. Quant à la personnalité de cet artiste, toutes les sources, d'accord avec une intéressante tradition orale, le peignent comme un homme modeste, profondément chrétien, peu soucieux de notoriété et doué d'un vif sens de l'humour. On cite encore ses bons mots en famille. (5)

Il me reste à vous parler de sa peinture. C'est peu dire qu'elle ne nous a pas déçu. Nous y avons retrouvé ce goût du détail vrai que nous lui connaissions déjà, une même observation émue et attentive, en sympathie avec ceux qu'il met en scène, essentiellement les humbles, et leur misère quotidienne, leurs joies naïves. Nul comme lui n'a su les peindre d'une façon si fraternelle. Ainsi, nous le voyons saisir et fixer sur la toile les gestes des petites gens: la main peureuse qui presse la main de l'aïeule pour traverser le bois noir, ou celle empressée et malhabile, qui porte aux chatons la jatte de lait; le dos courbé du bûcheron tout seul à peiner jusqu'au soir dans la splendeur de l'automne; le bras qui fait un geste d'adieu tandis qu'une silhouette s'efface au loin.



Et les enfants ! Qui mieux que lui a compris l'enfance, vouée toute entière à l'heure qui passe : au clair bonheur d'un jour de printemps, au gros chagrin qui convulse un petit visage, mais sera vite oublié pourtant. Et son pinceau s'attarde parmi les jouets en désordre, ainsi qu'en un monde enchanté.

Avec les connaissances d'un homme de la campagne, nourries de mille observations quotidiennes, le voici, pour notre plaisir, peintre animalier: chats gourmands toujours occupés de quelque larcin, de quelque espièglerie, lapant le lait répandu, embrouillant la laine du tricot; chiens aux bons yeux tristes et fidèles; brebis que l'orage précipite vers la bergerie, avec le galop de leurs pattes grêles, leur regard effaré; poules en train de picorer, blondes, familières, nous parlant du caquetage des beaux jours et du calme bonheur agreste.



Enfin le Mathy conteur d'histoires dont le talent s'est épanoui dans une œuvre d'illustrateur, nous le retrouvons dans les peintures consacrées aux malheurs de «la grande guerre». Là encore, combien il sait nous émouvoir, éveillant en nous l'horreur et la pitié, un peu à la façon des tragédies antiques! (6)

Mais il faut voir comment tout cela est peint, avec quelle vérité nous apparaissent tous ces visages, qu'ils soient ingrats ou charmants, avec quelle magie s'ouvrent pour nous ces paysages qui leur servent de cadre. Voici par exemple des arbres noirs touchés par l'hiver, tandis que la pleine lune arrondissant son





disque de cuivre allume sous les branches de fantastiques lueurs orange et bleues. Voici un bois de feuillus touffu et vert, et l'on croit respirer son odeur de sève et de mousse. Voici une prairie fouettée par un vent d'orage où l'on distingue, parmi l'herbe couchée, saisonnières et parfaitement reconnaissables, les grandes marguerites de la Saint-Jean.

Tel est donc ce peintre que certains critiques ont voulu jadis nous présenter comme un bon ouvrier consciencieux et sans génie. Une telle opinion ne serait-elle pas inspirée surtout par des préjugés de classe et les relents d'un paternalisme très XIX<sup>e</sup> siècle? Mathy, un fils de mineur! Quel crédit pouvait-on lui accorder?

C'est peut-être à cause de tels jugements que ses toiles sont aujourd'hui dispersées, oubliées, voire reléguées dans les greniers où elles se dégradent. N'y aurait-il pas intérêt pourtant à les exhumer de l'ombre? Alors pourrait renaître le cœur de Mathy, et ce regard sur le monde dont il serait dommage que se perdent l'acuité, la chaleur humaine et la poésie.

Luce Luca-Binot

*Documentation rassemblée par François Bellin*

<sup>1</sup> Ndlr: On en a retrouvé quelques-unes dans le grenier de l'école d'Achet (commune de Hamois). Ces vieilles gravures moralisatrices (mesurant 58,7 cm x 43,8 cm) sont bien sûr évoquées au Musée de Grâce-Hollogne (créé en 1998) où une rétrospective fut consacrée à André Mathy en 2003. N'oublions pas de mentionner le Musée d'éducation en milieu urbain d'Ypres où des lithographies du «maître» sont exposées.

<sup>2</sup> Ndlr: Déjà en 1891, André Mathy était illustrateur de livres pour la jeunesse et de manuels scolaires, travaillant principalement pour la grande maison Dessain à Liège. Pour elle, il exécuta e.a. deux séries de panneaux muraux. La série historique comptait 24 panneaux, allant de la préhistoire jusqu'à la prestation de serment de Léopold II. L'autre scène dépeignait la vie quotidienne d'un garçon et d'une fille exemplaires, chaque fois sur 14 panneaux. Les deux séries furent adaptées à la lithographie par un certain A.G.; les panneaux réalisés à l'encre noire sur fond jaune délavé (bien que quelques-uns furent agrémentés de rouge et de jaune). Fin du XIX<sup>e</sup> siècle, L. Defays, instituteur en chef à Warfusée, composa un guide ayant trait à la série des écoliers exemplaires, en bas rayés, petit Jean et petite Marie.

<sup>3</sup> Ndlr: A notre connaissance, il n'y a pas eu de série spécifiquement destinée aux écoles publiques.

<sup>4</sup> Peinture de genre: tableaux d'intérieurs, natures mortes, peintures d'animaux.

<sup>5</sup> Ndlr: Voici, pour compléter sa biographie, quelques renseignements glanés dans le livre de M. J. Moors (voir références ci-dessous). Le 6 avril 1880, André Mathy épouse Julienne Marie Joseph Paulus. Elle lui donna trois enfants: Robert né le 20 avril 1883; Henri, né le 29 janvier 1889 et Flore qui mourut en bas âge. En 1900, André Mathy ouvre un atelier de photogravure rue Henri Maus à Liège. Ses fils et lui s'y impliqueront corps et âme. En 1912, A. Mathy réalise deux grands tableaux destinés à l'église de Hollogne-aux-Pierres: «La conversion de saint Paul sur le chemin de Damas» et «Saint Pierre apôtre recevant les clefs». Il enjolive le chœur de peintures murales. L'humidité les ayant dégradées, vers 1960 elles sont recouvertes par du latex puis par d'autres scènes. En 1922, âgé de 72 ans, il quitte Hollogne pour aller habiter chez son fils aîné à Grâce-Berleur. Dans le jardin, un atelier l'accueille: il peint à nouveau! Sa dernière exposition a lieu au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en décembre 1928. Il meurt le 25 novembre 1932 et tombe dans l'oubli.

<sup>6</sup> Ndlr: Dans la salle du Conseil communal, à Grâce-Hollogne, un grand tableau d'André Mathy («La tuerie d'Aulichamps», huile sur toile de 200x140 cm) restitue avec réalisme un événement tragique. Le 15 août 1914, dans l'après-midi, André Mathy, 64 ans, est arrêté par les Allemands, rue Aulichamps à Hollogne-aux-Pierres. Ceux-ci l'emmènent sans ménagement au charbonnage Valentin-Cocq. L'artiste assiste alors impuissant au saccage et à l'incendie des maisons voisines puis à l'assassinat de Hubert Dreye et Gapard Velkeners, accusés à tort d'être des francs-tireurs. Consterné, A. Mathy restera traumatisé à vie par cet acte barbare.

## SOURCES

- «A. Mathy, graveur liégeois» et «André Mathy, un grand peintre oublié», par Luce Luca-Binot: articles rédactionnels parus dans le journal publicitaire «Les Annonces Ourthe-Amblève-Echos», respectivement le 7 juillet 1999 et le 16 mai 2001.

- «André Mathy, peintre, illustrateur, artiste – Contribution à l'histoire de Grâce-Hollogne» par Jean Moors – Cahiers de la Commission historique de Grâce-Hollogne n° 7, 2003.

- «Le peintre et illustrateur André Mathy, enfant de Grâce-Hollogne», Grâce-Hollogne 2003 magazine, 1<sup>er</sup> trimestre 2003, n° 16, p. 11 – «15 août 1914: la tuerie d'Aulichamps ou les fusillés de Hollogne-aux-Pierres», Grâce-Hollogne 2004 magazine, 3<sup>e</sup> trimestre 2004, n° 19, p. 6.

- «Analyse et synthèse des 14 tableaux de la collection intitulée JOURNÉE D'UN ÉCOLIER MODÈLE» par L. Defays, H. Dessain, imp.-éd., Liège, vers 1898.

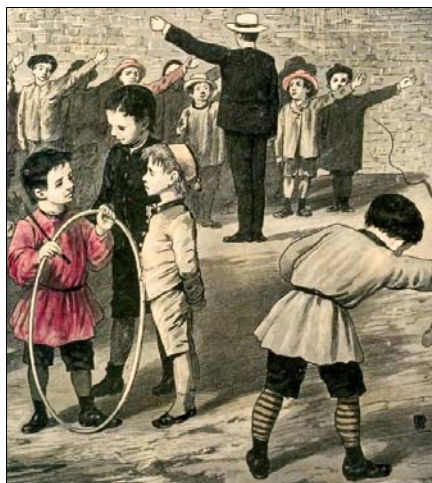
- «Méthode de lecture, d'écriture et d'orthographe à l'usage des commençants» par L. Defays, H. Dessain, imp.-éd., Liège, vers 1898.

- Musée de la Commission historique de Grâce-Hollogne, Annexe de la propriété Body, rue Vieille Paire, Hollogne-aux-Pierres (sections: géologie, château, vie artistiques).

- Catalogue d'exposition «Wandplaten langs alle kanten – Onderzoek naar schoolwandplaten voor het lager onderwijs in België» (Les cartes murales de tous les côtés – Recherche sur les cartes murales des écoles primaires de Belgique), par Karl Cateeuw, Jan Dewilde et Annick Vandenbilcke – Musée d'éducation en milieu urbain, Ieper (Ypres), 2005.



*En classe (Marie remet son tricot à l'institutrice).*



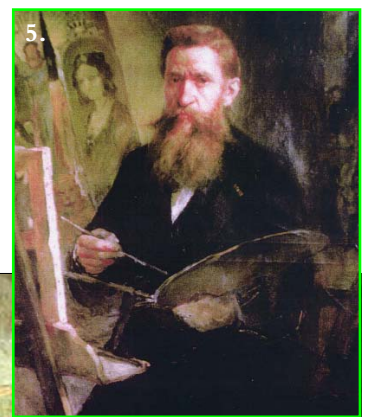
*Récréation et gymnastique (détail).*



## Quelques peintures de genre d'André Mathy



1. Chat et chatons perturbent une fillette.
2. Les bûcherons.
3. Gamin entre chat et chien.
4. Traversée tardive d'un bois lugubre.
5. Autoportrait.
6. Détail du triptyque «Pro Patria» (guerre 14-18).
7. La tuerie d'Aulichamps.
8. L'épouse récupère son mari soûl.
9. Dans un estaminet, un ivrogne cuve.
10. Le berger.





Gravures d'André Mathy  
destinées  
à confectionner des «planches scolaires»

## Collections «Journée d'un(e) écolier(e) modèle»

Edit. H. Dessain, Liège – Fin du XIX<sup>e</sup> siècle  
(Seize tableaux sont répertoriés pour Jean et seize pour Marie)

*(Remarque: Jean et Marie portent des bas rayés: c'est le signe extérieur d'une conduite vertueuse!)*

*Immédiatement après les 16 reproductions de lithographies consacrées à Jean,  
vous en découvrirez 16 autres consacrées à sa sœur Marie.*



1. Lever de Jean.



2. Jean salue et embrasse ses parents.



3. Départ de Jean pour l'école.



4. Bonté de Jean.



5. Jean salue son instituteur.



6. La récréation.



7. Jean est serviable.



8. Le dîner en famille.





9. Récréation et gymnastique.



10. Jean fait ses devoirs.



11. Jean joue avec son frère et sa sœur.



12. Promenade en famille.



13. Ne dénichons pas les oiseaux.



14. Rendons service.



15. Secourons les pauvres.



16. Le coucher de Jean.





1. *Le lever.*



2. *Les soins de la toilette.*



3. *La prière du matin.*



4. *Le bonjour à la famille.*



5. *L'assistance à la messe.*



6. *Le départ pour l'école.*



7. *En classe.*



8. *La récréation.*





9. Le repas en famille.



10. Les amusements avec frères et sœur.



11. Soyons charitables.



12. Les bons procédés à l'égard des parents.



13. Soyons prévoyants.



14. La prière du soir.



15. La bénédiction des parents.



16. Le coucher.



Extrait des notices de la brochure :

**«Analyse et synthèse des 14 tableaux de la collection intitulée  
JOURNÉE D'UN ÉCOLIER MODÈLE»**

par L. Defays (Liège, H. Dessain, imprimeur-éditeur) vers 1898

Les hommes d'école sont aujourd'hui unanimes à reconnaître les nombreux avantages que présente l'emploi intelligent des images ou gravures dans les classes gardiennes et les classes primaires.

Les collections de tableaux à l'usage des écoles élémentaires ne manquent certes pas. Plusieurs d'entre elles facilitent, par l'intuition, la tâche du maître en ce qui concerne l'enseignement des notions de zoologie, de botanique et de minéralogie; d'autres servent à donner aux enfants des idées plus ou moins exactes sur les travaux des champs, sur les divers métiers, etc.

On peut donc dire que toutes ont leur raison d'être et rendent de réels services au point de vue instructif; mais ce qui a manqué jusqu'à ce jour, c'est une collection d'images ou tableaux se rapportant exclusivement à la vie de l'enfant,

une collection ayant pour but de contribuer, avec suite et succès, à son éducation physique, intellectuelle et morale. C'est ce qui nous a porté à publier la collection intitulée: JOURNÉE D'UN ÉCOLIER MODÈLE.

Elle comprend 14 gravures représentant un enfant, sage et bien élevé, dans les principales circonstances qui peuvent se produire de son lever à son coucher, et forme ainsi un petit cours de morale et de politesse en action qui, bien plus que des recommandations banales, ne manquera pas d'inspirer aux jeunes élèves l'amour du bien et du devoir.

Les leçons occasionnelles jouent un grand rôle dans l'éducation de l'enfant; il convient pourtant, en cette matière, que l'instituteur se trace un programme bien défini et suive un plan sagement conçu. D'un autre côté, les premières impressions sont les plus durables, et il est hautement à désirer que les enfants acquièrent, dès leur bas âge, ces habitudes de bienséance qui leur donnent tant de charme; à ce point de vue, nos petites gravures simplifieront singulièrement la tâche de l'éducateur.

L. Defays

*Les gravures sont l'œuvre d'André Mathy.*

**1. LEVER DE JEAN.**

Le petit Jean a sept ans. C'est un enfant sage et bien élevé; de plus, il est soigneux et toujours propre.

Le matin, il se lève au premier appel de sa bonne mère. Il n'a garde de jouer dans son lit; il sait que c'est vilain.

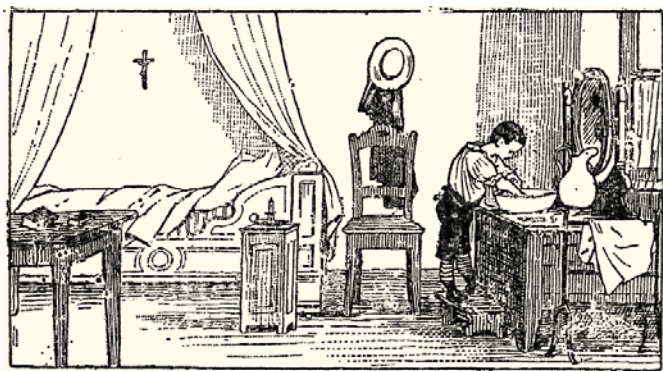
Vite il passe son pantalon, ses bas et ses souliers.

Il se lave les mains, les bras, la figure, le cou, en évitant de mouiller sa chemise.

Quand il a fini, il étend l'essuie-mains sur le séchoir; ainsi, l'essuie-mains sèche rapidement.

Ensuite, il se peigne avec soin et achève de s'habiller; c'est seulement alors qu'il descend près de ses parents.

*Imitez le petit Jean.*



**2. JEAN SALUE ET EMBRASSE SES PARENTS.**

En entrant dans la salle à manger, Jean salue son père: «Bonjour, papa; bonjour, maman.» Il les embrasse ensuite bien tendrement. Puis il va donner un gros baiser à sa sœur Marie et à son petit frère Louis. Jean se met à table et déjeune de bon cœur. Il mange les tartines que sa maman lui a préparées et prend une jatte de café.

Il ne fait pas comme certains enfants qui se plaignent toujours; aussi, il n'a garde de dire: «Le café est trop chaud, trop froid; le pain est trop noir, trop blanc; donnez-moi du lait...». Ce sont les enfants mal élevés qui parlent ainsi.

Jamais, il ne salit la nappe ou ses vêtements.

*Jean est un enfant modèle; imitez-le.*



**3. DÉPART DE JEAN POUR L'ÉCOLE.**

Jean a le chapeau sur la tête et la mallette au dos. Sa mère lui dit: «Jean, il est huit heures; il est temps de partir pour l'école. Sois bien sage en classe et ne te fais pas punir.»

— «Mère, répond Jean, je serai bien sage en classe, je veux être un bon écolier.»

Jean embrasse sa mère et se met en marche, content et joyeux.

Il fait route avec quelques condisciples du voisinage.

Tous ces enfants se rendent directement en classe, sans crier ni tapager, sans traîner dans la rue.

*Quels gentils petits enfants!*



**4. JEAN SALUE SON INSTITUTEUR.**

Il était huit heures un quart, lorsque Jean et ses amis entrèrent dans la cour de l'école.

Monsieur l'Instituteur s'y trouvait déjà depuis quelque temps.

Jean s'approcha de lui et le salua en ôtant son chapeau et en disant: «Bonjour, M. l'Instituteur.» M. l'Instituteur le regarda en souriant et lui dit: «Bonjour, mon petit Jean; vous êtes un enfant bien poli.» Ensuite il reprocha aux deux petits compagnons de Jean de ne pas l'avoir salué. Ces enfants, tout honteux, saluèrent leur maître.

*Les enfants polis sont aimés de tout le monde.*







## 5. LA RÉCRÉATION.

Jean et ses compagnons de classe ont été attentifs aux bonnes leçons de leur instituteur.

Il est dix heures; c'est le moment de la récréation. Tous les enfants sortent en bon ordre et se rendent dans le préau; aussitôt, ils se mettent à jouer. Jean lance son cerf-volant et, avec deux amis, il le voit avec bonheur monter dans l'air. René tient sa toupie sur la main; il a réellement du plaisir à la voir tourner avec rapidité. Henri a lancé sa balle de caoutchouc et la poursuit. Voici l'escarpolette. Le petit Jules se tient ferme aux cordes; il paraît tout fier. Cet enfant est très gentil; il ne tardera pas à céder sa place à un autre. Tous ces enfants sont bien sages. Ils jouent gaiement, mais sans tapager et sans se quereller.

*Jean et ses amis sont de vrais modèles.*

## 6. RÉCRÉATION ET GYMNASTIQUE.

Il est trois heures de l'après-midi. Tous les élèves se rendent dans le préau.

Les plus grands font de la gymnastique au bout de la cour, sous le commandement de leur instituteur. C'est en chantant qu'ils lèvent les bras en cadence. Les autres se livrent à leurs jeux préférés.

Voyez Jean. Comme il a du plaisir à fouetter sa toupie! Bernard joue au cerceau. Il court bien vite, il va se mettre en transpiration. Le petit Constant se repose. «Tiens, Charles, dit-il à un camarade, prends mon cerceau et joue à ton tour.» Constant a bon cœur; il est bien gentil. Voilà un petit garçon à genoux. Oh! que c'est vilain! Que dira sa bonne maman, quand elle constatera qu'il a sali et peut-être déchiré son pantalon? Cet enfant n'est pas soigneux et, je crois, n'aime pas beaucoup sa mère.

*Soyons complaisants pour nos condisciples, et ne peignons jamais notre bonne mère.*



## 7. JEAN EST SERVIABLE.

Il était onze heures et demie, et la classe venait de finir. Jean retournait tranquillement chez lui.

Dans la rue, il passe à côté d'une vieille voisine et lui dit: «Bonjour, Pauline! Vous êtes fatiguée et il me semble que votre panier est bien lourd; laissez-moi prendre ce panier, je le porterai avec plaisir.»

La vieille femme répondit: «Bonjour, Jean! Vous êtes un brave petit garçon; j'accepte volontiers, car je ne sais presque plus marcher.»

Jean prit le panier et marcha à côté de la vieille Pauline, tout heureux de pouvoir rendre service. Arrivée chez elle, la bonne femme reprit son panier et, les larmes aux yeux, elle remercia l'enfant charitable. Le père et la mère de Jean apprirent la belle conduite de leur fils et en furent bien heureux.

*Aimons et assistons les vieillards et les pauvres.*



## 8. LE DÎNER EN FAMILLE.

Il était presque midi, quand Jean rentra de la classe; aussitôt toute la famille se mit à table.

Jean récita le bénédicité. La bonne maman s'occupa des deux petits enfants. Le père fit le service de la table. La soupe était bien bonne; Jean en mangea une assiettée. Vinrent ensuite un morceau de viande, des légumes et enfin des pommes pour dessert. Jean, sa sœur et son petit frère mangèrent de tous les plats, de bon cœur et sans bruit.

Chaque fois qu'ils recevaient quelque chose, ils avaient soin de dire: «Merci, papa, ou merci, maman.»

Disons que le chat, qui faisait le gros dos, ne fut pas oublié.

*La politesse à table est une bien belle qualité.*



## 9. JEAN FAIT SES DEVOIRS.

Il est quatre heures et demie; Jean vient de rentrer de la classe. Peu après avoir goûté, il fait ses devoirs et il apprend ses leçons. Comme il travaille de bon cœur: Aussi son écriture est belle, ses devoirs renferment peu de fautes, et son cahier est excessivement propre. Que fait la petite fille? Elle crayonne sur l'ardoise et trace de jolies lettres. Et le petit bébé? Il s'amuse à feuilleter un album, rempli de belles images. C'est réellement plaisir de voir ces trois enfants, si gentils, si aimables!

Pendant qu'ils s'occupent, la bonne maman prépare le souper. Tantôt, elle viendra voir si ses chers enfants sont toujours bien sages.

*Les enfants studieux et sages font le bonheur de leurs parents.*





#### 10. JEAN JOUE AVEC SON FRÈRE ET SA SŒUR.

Jean a fait ses devoirs avec soin et bien étudié ses leçons; il peut donc aller jouer. Il se rend dans la cour de la maison avec sa sœur Marie et son petit frère Louis.

A quoi vont-ils jouer? Jean met le petit Louis dans son chariot et fait le cheval. Voyez comme il tire fort! Marie se place derrière le chariot et pousse de son mieux. Le petit Louis, fouetté en main, est tout fier et tout content.

Comme ce groupe est beau à voir!

Jean entend plusieurs de ses condisciples jouer sur la rue; mais il n'a garde de se rendre près d'eux, il sait que cela ferait de la peine à sa bonne maman.

*Ne jouez jamais avec les enfants méchants.*



#### 11. PROMENADE EN FAMILLE.

Il est six heures du soir. Le père Mathieu, sa femme et leurs enfants vont se promener hors du village. Que la campagne est belle! Ici, des champs de pommes de terre et de betteraves; là, des champs de froment, de seigle et d'avoine; partout, une belle et tendre verdure.

Jean, muni de son filet, poursuit les papillons. Il détruit ces insectes nuisibles; mais il n'a garde de les faire souffrir. Sa sœur et son petit frère ont du plaisir à le voir courir. Non loin du chemin, se trouve un troupeau de moutons en train de paître. Qu'il est agréable de voir les agneaux bondir autour de leurs mères! Le berger est appuyé sur sa houlette; il garde son troupeau. Voilà le chien. Il va et vient sans cesse; rarement il se repose. Il est près de sept heures, le soleil va se coucher, il est temps de retourner au logis. Chemin faisant, les enfants cueillent des fleurs et en font de jolis bouquets.

*Il est bien doux de se promener en famille!*

#### 12. RENDONS SERVICE.

Hue! hue! hue! Mais, malgré la bonne volonté de l'âne et du paysan, la charrette n'avancait pas. C'est que la côte était assez raide, et que l'âne était vieux et fatigué. Le paysan paraissait fort désolé; toutefois, au lieu de frapper la pauvre bête, il l'encourageait par de douces paroles et la caressait de sa grosse main.

En ce moment, arrivèrent le père Mathieu et sa famille. Que firent le père et son fils Jean? Ils saluèrent poliment le bon charretier et s'offrirent à l'aider. L'âne, les deux hommes et le petit Jean firent si bien leur possible, qu'en un quart d'heure la charrette fut au haut de la côte. Tous soufflaient très fort, mais tous étaient bien contents. Le bon charretier remercia Mathieu et son fils et continua sa route.

*Aimons à rendre service.*



#### 13. SECOURONS LES PAUVRES.

En rentrant dans le village, le père Mathieu et sa famille passèrent à côté d'un pauvre aveugle. Ils le saluèrent poliment. Cet aveugle paraissait bien triste. Heureusement que son fidèle Médor était là pour le caresser et le consoler. Jean avait en poche un sou que son oncle lui avait donné. Avec la permission de ses parents, il le déposa dans la sébile du mendiant. L'aveugle, tout content, dit d'une voix tremblante: Merci! Dieu vous le rendra. Jean, les larmes aux yeux, s'éloigna et rejoignit ses parents.

— Mère, dit-il, à partir d'aujourd'hui je n'achèterai plus de friandises. Si tu me le permets, je ferai deux parts de l'argent qui me sera donné: une pour les pauvres et une pour la Caisse d'épargne.

— Bien, Jean, dirent le père et la mère; tu es un enfant charitable et économe.

Ils se regardèrent ensuite, tout heureux, puis ils embrassèrent tendrement leur fils.

*Aimons les pauvres et secourons-les.*

#### 14. LE COUCHER DE JEAN.

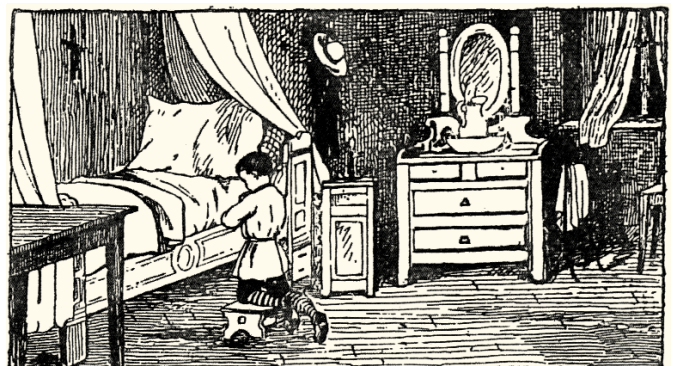
Il est huit heures du soir. Jean embrasse son père et sa mère et leur dit: «Bonsoir, papa; bonsoir, maman.»

Arrivé dans sa chambre, il se met à genoux sur un petit tabouret, et récite les prières du soir. Il se déshabille ensuite modestement. Sa blouse, son caban et son chapeau sont placés au portemanteau. Les autres vêtements sont rangés sur une chaise. Tout est à sa place; rien ne traîne sur le parquet.

C'est seulement alors qu'il se met au lit.

Content d'avoir bien passé la journée, il ne tarde pas à s'endormir.

*Jean est un enfant modèle, qui fait le bonheur de ses parents; imitez-le.*





## Illustrations d'André Mathy imprimées en couverture de cahiers scolaires

(Edit. H. Dessain, Liège), fin XIX<sup>e</sup> s. (Huit planches sont répertoriées.)



*Bons soins, bons amis.*

(Coll. Soc. R. Prot. des animaux)



*Les intimes.*

(Coll. Soc. R. Prot. des animaux)



*Le chien est le meilleur ami de l'homme.*

(Coll. Soc. R. Prot. des animaux)



*En temps de neige, il faut nourrir les petits oiseaux.*

(Coll. Soc. R. Prot. des animaux)



## Illustrations d'André Mathy imprimées en couverture de cahiers scolaires

(Edit. H. Dessain, Liège), fin XIX<sup>e</sup> s. (Seize planches – souvent doubles – sont répertoriées.)



↑ Les enfants du tempérant.

↓ Les enfants de l'ivrogne.

(Coll. destinée à fustiger l'alcoolisme)



↑ Le tempérant jouissant de l'estime publique.

(Coll. destinée

↓ L'ivrogne conduit en prison et hué par la foule.

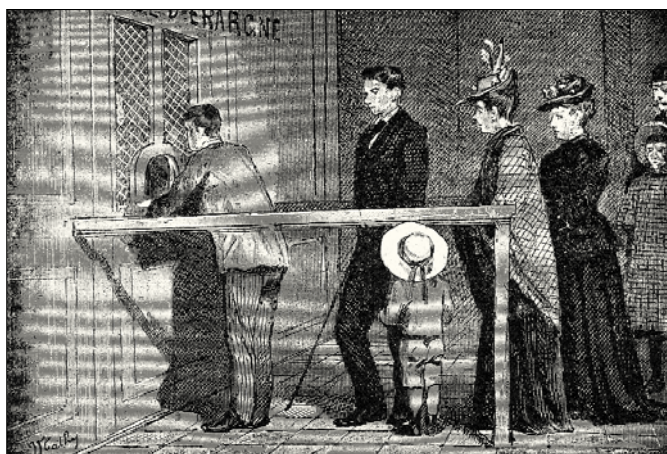
à fustiger l'alcoolisme)



↑ La ferme du cultivateur tempérant.

↓ La ferme du cultivateur ivrogne.

(Coll. destinée à fustiger l'alcoolisme)



↑ Le tempérant à la Caisse d'Épargne.

↓ Le buveur au Mont-de-Piété.

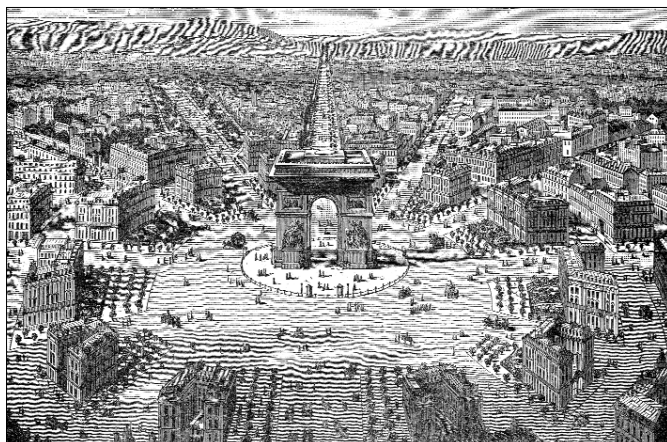
(Coll. destinée à fustiger l'alcoolisme)



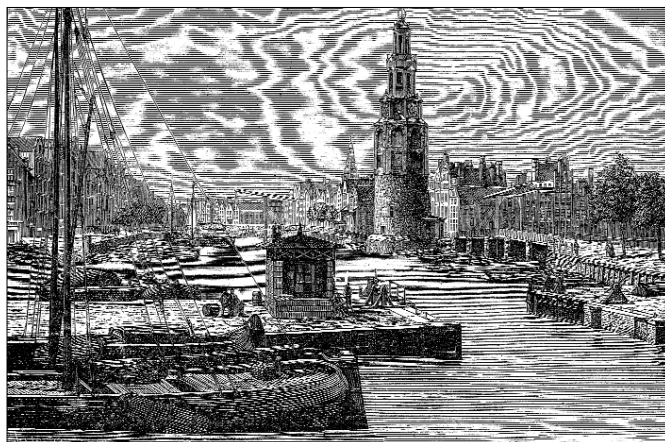


## Illustrations d'André Mathy imprimées en couverture de cahiers scolaires

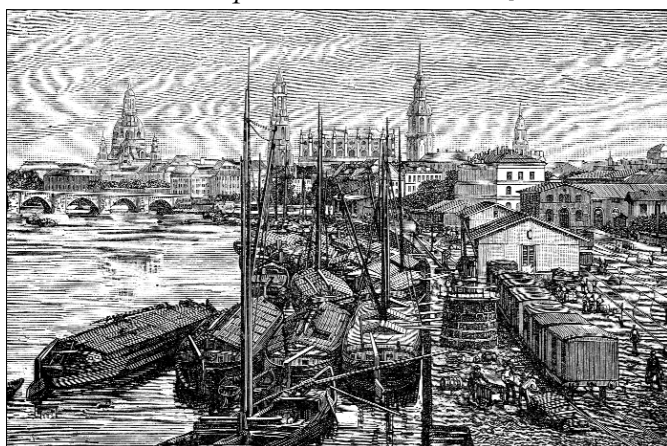
(Edit. H. Dessain, Liège), fin XIX<sup>e</sup> s. (Seize planches sont répertoriées.)



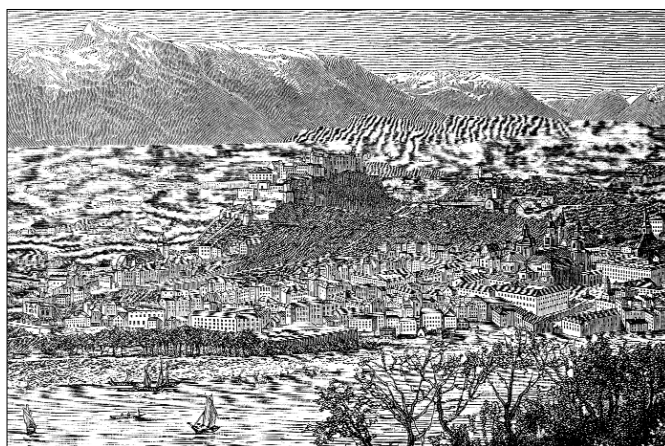
Paris - Arc de triomphe de l'étoile. (Coll. Quelques villes du Monde)



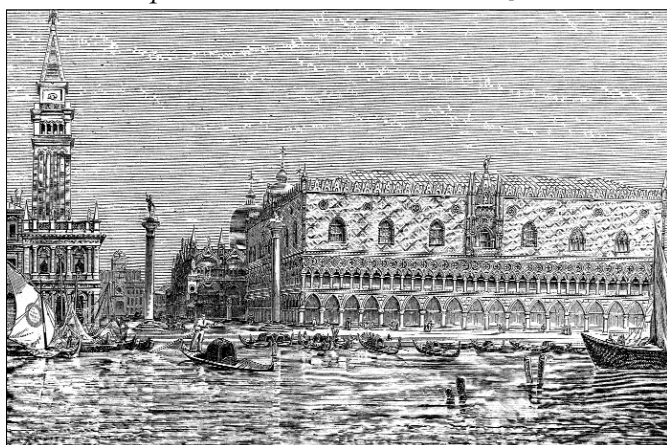
Amsterdam - Port de Hollande. (Coll. Quelques villes du Monde)



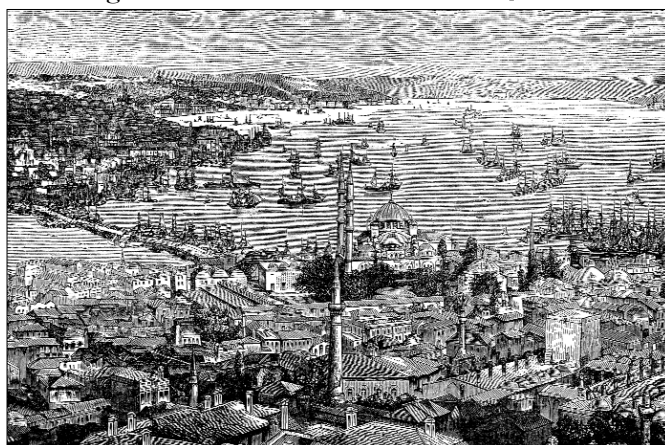
Dresde - Capitale de la Saxe. (Coll. Quelques villes du Monde)



Salzbourg - Haute Autriche. (Coll. Quelques villes du Monde)



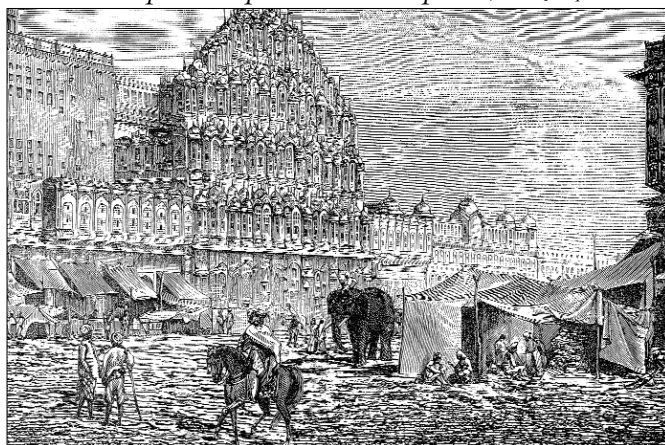
Venise - Sur la mer Adriatique. (Coll. Quelques villes du Monde)



Constantinople - Capitale de la Turquie. (Coll. Quelques villes du Monde)



Moscou - Ville de la Russie. (Coll. Quelques villes du Monde)



Jaipur - Ville de l'Inde. (Coll. Quelques villes du Monde)



Extrait des notices des brochures :

«Analyse et synthèse des 16 tableaux de la collection intitulée  
**LA VIE DES CHAMPS**»

et

«Méthode de lecture, d'écriture et d'orthographe à l'usage  
des commençants»

par L. Defays (Liège, H. Dessain, imprimeur-éditeur), vers 1898

Les 17 gravures reproduites ci-après ont probablement été réalisées par **André Mathy**.  
Cependant, seulement quelques-unes sont signées (A.M. ou A. Mathy).

### 1. La ferme.



Voici la ferme au père Mathurin.

Entrons et voyons ce qui s'y passe.

Le fermier, la fermière, les domestiques et les servantes vont, viennent, s'occupent : chacun a sa tâche à remplir.

Médor, le fidèle chien de berger, est dans sa niche. C'est le gardien vigilant de la ferme.

Ici, se trouve l'écurie où les chevaux, rentrés des champs, se reposent après leurs rudes travaux.

Là, c'est l'étable des vaches. Ces bonnes bêtes nous donnent le lait, si agréable et si nourrissant, de l'excellent beurre et du fromage délicieux.

A côté, dans une autre étable, on voit les gros bœufs, toujours patients et courageux au travail.

Plus loin, on remarque la bergerie, Que les moutons sont doux et les agneaux charmants !

Voici la porcherie avec des porcs gras et gros, qui nous donneront bientôt du lard, des jambons et de bonnes côtelettes.

Les pigeons roucoulent sur le toit près de leur pigeonnier. Rien de plus gentil que ces oiseaux !

Le coq, si fier, est entouré de ses poules ; tous sont à la recherche de grains et d'insectes.

Quant aux autres oiseaux de la basse-cour, tels que les canards, les oies et les dindons, ils vont également en tous sens pour trouver leur pâture.

Tous ces animaux vivent avec l'homme et lui rendent des services : ce sont des animaux domestiques. Soignons-les bien et ne les maltraitons jamais.

Tous les bâtiments sont bien entretenus et aussi propres que possible.

Chaque jour, les écuries et les étables sont nettoyées et bien aérées.

Dans le hangar, se trouvent remisés les chariots, les charrues, les herse, les rouleaux, etc.

L'abreuvoir est situé près de la ferme ; l'eau qu'il contient est claire et saine. Le bétail vient s'y désaltérer plusieurs fois par jour.

Les domestiques doivent être soumis, laborieux et fidèles ; en retour, le fermier doit les traiter avec bonté.

### 2. La basse-cour (La petite fermière).



Odile a treize ans. Ses parents habitent une belle ferme, entourée d'un grand jardin et de vergers remplis d'arbres fruitiers.

Pendant la belle saison, Odile se lève à cinq heures du matin. A peine descendue, elle va à la cuisine chercher le déjeuner de sa basse-cour.

Dès qu'elle paraît, tout le monde ailé de la ferme accourt autour d'elle, poussant les cris les plus divers ; coqs et dindons, oies et canards, pintades et pigeons viennent se disputer les graines qu'elle sème à pleines mains. Un joli pigeon, blanc comme la neige, a l'habitude de venir se poser sur son épaule, et de la becqueter pour lui montrer sa reconnaissance.

Les porcs sont déjà à l'auge en train de dévorer leur pitance.

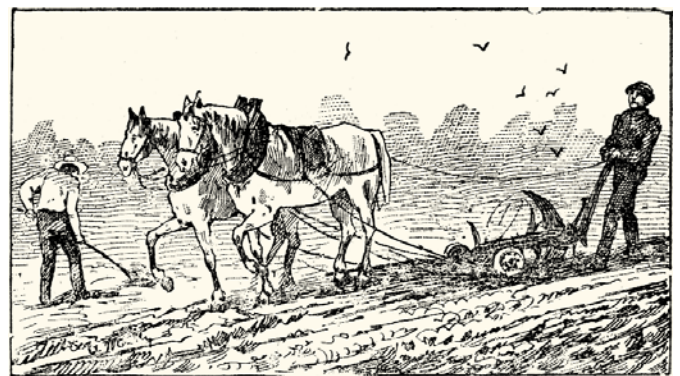
Après une petite revue dans les étables et la bergerie, Odile retourne à la cuisine pour aider sa bonne mère à soigner le ménage.

Dans le courant de la journée, elle travaille et s'occupe de mille choses.

Le soir venu, elle coud, tricote, remmaille ou brode à côté de ses chers parents, dont elle fait le bonheur. Enfin, après une bonne lecture à haute voix, elle embrasse son père et sa mère, et se retire dans sa petite chambre.

Les occupations d'Odile sont nombreuses, mais elles lui procurent bien des satisfactions.

### 3. Le laboureur - La charrue.



Nous sommes au mois de mars.

Les neiges sont fondues et la terre se réchauffe. Les arbres et les haies se couvrent de tendres feuilles, bientôt suivies de jolies fleurs, et le gazon ressemble à un beau tapis de verdure. Quelques oiseaux font déjà entendre leurs douces chansons et commencent à établir leurs nids.

Toute la nature se réveille et s'embellit de jour en jour !

Le laboureur se lève tôt, soigne ses chevaux et part ensuite pour les champs.

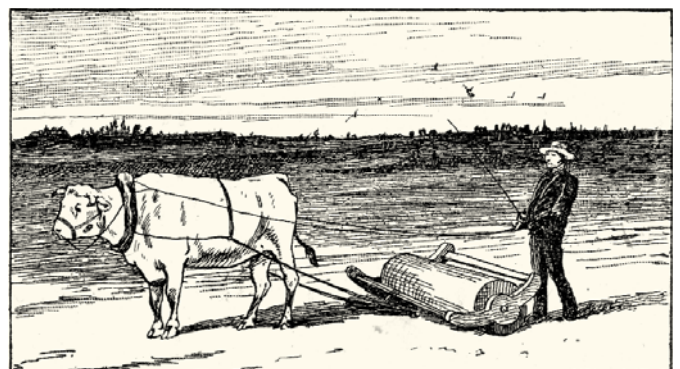
Voyez les deux chevaux. Ces bonnes bêtes traînent la charrue, qui retourne la terre en longs sillons et l'expose ainsi à l'action de l'air et de la chaleur. Un mot suffit pour les conduire et, au besoin, pour ranimer leur courage.

Un valet de ferme épand sur le sol le fumier qui doit fertiliser la terre.

La journée est finie. Le laboureur et le valet de ferme sont bien fatigués ; les chevaux ne le sont pas moins. Aussi, les uns et les autres sont contents de rentrer à la ferme et d'y trouver bons soins et repos.

Les travaux des champs sont rudes, mais ils donnent appétit, santé et bonheur.

### 4. Le rouleau.



La terre a été retournée par la charrue ; mais, exposée à l'air et au soleil, elle s'est durcie et présente de grosses mottes.

Avant les semailles, le laboureur passe et repasse sur le champ avec un



rouleau en bois, en pierre ou en fer. C'est ainsi que le rouleau écrase les mottes de terre et ameublit le sol.

La herse ayant fait son œuvre avant et après les semailles, on a de nouveau recours au *roulage*, pour raffermir le sol et mettre les graines directement en contact avec la terre.

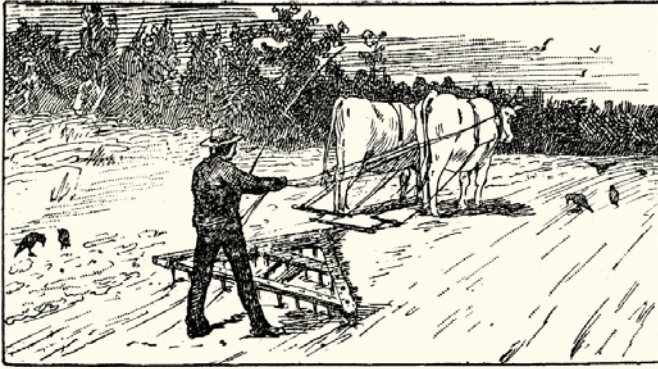
Voyez le bœuf, cette bonne bête. Contrairement au cheval, il est calme et lent; mais il est dur à la fatigue et rend de bien grands services au fermier.

Le soir, il rentre à l'étable. Là, on le soigne convenablement et il y trouve un repos bien mérité.

Arrivé à un certain âge et suffisamment engraisé, on le tue et on en retire une viande succulente et un cuir de très bonne qualité.

Le *fumier* de bœuf est des plus fertilisants.

## 5. La herse.



La herse est encore un instrument de labour qui rend de grands services.

Quand le sol est suffisamment sec, la herse, avec ses dents en bois ou en fer, va et vient sur le champ dans tous les sens.

Le hersage a pour but de niveler le terrain, de briser les mottes de terre, d'ameubler le sol et d'extirper les mauvaises herbes.

Ce travail se fait avant les semailles; on le répète après pour enterrer les graines.

Au sortir de l'hiver, le cultivateur pratique parfois un dernier hersage dans les blés d'automne.

Le hersage est difficile et exige généralement deux chevaux ou deux bœufs.

Quels sont ces oiseaux noirs qui s'abattent sur le champ? Ce sont des *corbeaux* qui viennent manger les vers et les insectes que la herse a mis au jour.

Les oiseaux insectivores nous rendent des services: protégeons-les.

## 6. Le semeur.



Le champ a été labouré, roulé et hersé.

La terre est bien meuble et débarrassée de toutes les mauvaises herbes; c'est le moment de *semer*.

Le *semeur* prend de la graine dans son grand tablier blanc et la répand aussi uniformément que possible. Cela s'appelle *semer à la volée*.

Combien de fois ne doit-il pas parcourir de long en large une pièce de terre avant de l'avoir ensemencée! Aussi, le travail du semeur est bien pénible!

La semence est à la surface du sol. Le laboureur passe et repasse avec la herse pour l'enfouir à une profondeur convenable. S'il n'en était pas ainsi, la graine ne germerait pas ou germerait mal, et les oiseaux en mangeraient une bonne partie.

Enfin, arrive encore le rouleau. Il brise les mottes de terre qui peu-

vent rester et, comme nous l'avons déjà dit, en tassant le sol, il met la semence en contact avec la terre.

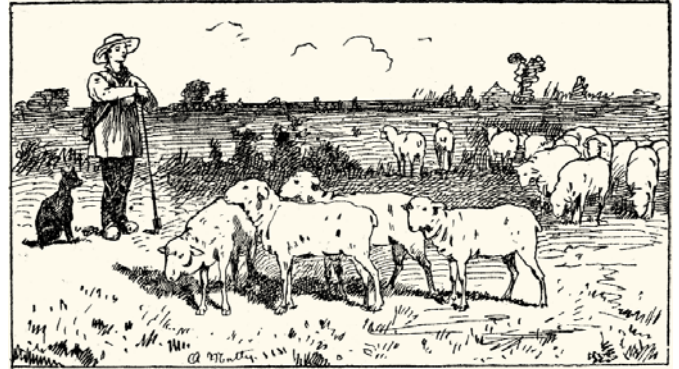
Ce contact immédiat est nécessaire pour la *germination*.

Aujourd'hui, on sème souvent *en lignes* à l'aide du *semoir*.

Quelque temps après les semailles, les graines lèvent et le champ se couvre d'un frais tapis de verdure.

Il est bien agréable de se promener dans la campagne à cette saison et d'y respirer un air pur et bienfaisant.

## 7. Le troupeau de moutons.



Nous sommes au printemps.

Les haies et les arbres sont couverts de tendres feuilles et de jolies fleurs. Les champs sont tout verts et promettent déjà une abondante moisson.

Le berger conduit son troupeau dans la campagne et le long des chemins bordés d'un frais gazon.

Là, les moutons broutent l'herbe et les jeunes pousses des haies et des buissons.

Voyez comme les agneaux bondissent en bêlant autour de leurs mères! Qu'ils sont gentils!

Le bon berger, sac au dos, est appuyé sur sa *houlette*; toujours, il a l'œil ouvert sur son troupeau.

A côté de lui se trouve *Médor*, son chien fidèle.

Il va, vient, court, ramène les brebis ou les agneaux qui s'éloignent trop ou s'exposent à un danger quelconque.

Il est six heures du soir, la nuit tombe, il est temps que le troupeau rentre à la bergerie.

Le berger marche en tête, la houlette sous le bras. Les moutons suivent sous la protection de Médor, et retournent à la ferme en faisant entendre leurs monotones bêlements.

Le mouton nous donne sa laine, dont on fait de beaux et chauds vêtements, et une chair aussi agréable que nourrissante.

## 8. La prairie - Le bétail.



Que la prairie est belle!

Le gazon, d'un vert tendre, est émaillé de pâquerettes, de boutons d'or et d'autres jolies fleurettes. Les arbres fruitiers sont en fleurs ou couverts de fruits naissants.

Dans les haies chantent les fauvettes, les rossignols et autres gentils oiseaux. Non seulement ils nous réjouissent de leurs gaies chansons, mais ils détruisent des myriades d'insectes nuisibles.

Nous sommes au mois d'avril; c'est l'époque où les vaches et leurs veaux quittent l'étable pour la prairie.

Qui ne connaît la bonne vache? Elle n'est guère aussi belle que le cheval, mais elle rend encore de plus grands services que lui.

C'est à cet utile animal que nous devons le bon lait, le beurre que nous aimons tant et le délicieux fromage.



Voyez la fermière; elle est en train de traire. La vache reste bien tranquille, et de son *pis* tombe un lait mousseux et blanc comme la neige.

Elle nous donne encore une chair délicate et substantielle; de ses os et de ses cornes, on fabrique différents petits objets; enfin, elle nous fournit un engrais très fertilisant.

La vache est douce et inoffensive; gardons-nous bien de la maltraiter.

A côté des vaches, paissent les chèvres. Elles nous donnent aussi un lait délicieux, surtout pour les enfants.

### 9. La fenaïson.



Nous voilà au mois de juin.

La chaleur augmente de jour en jour et devient parfois accablante. Ne nous en plaignons pas, elle est nécessaire pour faire mûrir tous les fruits de la terre.

C'est à cette époque que les oiseaux font entendre leurs plus beaux concerts.

Voyez les papillons, les abeilles et mille autres insectes ailés voltiger de fleur en fleur et y puiser le doux suc dont ils se nourrissent.

Les fraises, les cerises et d'autres fruits hâtifs nous rafraîchissent déjà de leur doux jus.

L'herbe de la prairie a acquis toute sa croissance et commence à jaunir; il est temps de la *faucher*.

Au premier chant de l'alouette, les *faucheurs* quittent la ferme et partent pour la prairie. Bientôt, armés de leurs *faux*, ils frappent à coups redoublés l'herbe qui tombe à leurs pieds.

Les jours suivants, les *faneurs* et les *faneuses* remuent cette herbe avec la *fourche* et le *râtelier*, la retournent en tous sens pour la faire sécher au soleil, et en font ensuite des tas appelés *meulettes*.

Quand l'herbe est suffisamment séchée, elle porte le nom de *foin*. On la reconduit ensuite à la ferme où elle est entassée dans des *fenils*. Parfois on en fait des *meules*, soit dans la prairie, soit dans le voisinage des bâtiments.

Le foin est une excellente nourriture pour les chevaux et le bétail, et une précieuse ressource pour l'hiver.

### 10. La moisson.



Nous sommes au commencement du mois d'août.

Le soleil a mûri le seigle, le froment, l'épeautre et l'orge. Les épis, jaunes comme de l'or, courbent leur tête remplie de grains.

De grand matin, les *moissonneurs* se rendent dans les champs; ils marchent à pas lents, la faux sur l'épaule, tout en fredonnant un gai refrain.

Avant de se mettre à l'ouvrage, ils contemplent la belle nature et élèvent leur cœur vers l'Auteur de toutes choses; puis, faux en mains, ils commencent à frapper en cadence.

Les épis tombent nombreux et sont ramassés par des moissonneurs, qui en font des *javelles* et enfin des *gerbes*. Peu de temps après, ces gerbes sont groupées en *dizeaux* jusqu'à ce que le blé soit suffisamment séché pour être rengrangé.

Il est midi, les moissonneurs sont fatigués. Après un repas frugal et un peu de repos, ils *battent* et *aiguisent* les faux avant de recommencer leur rude labeur.

Le moissonneur a la vie dure, mais il est courageux et ne se plaint pas.

### 11. On rentre le blé.



Les blés sont bien secs; il est temps de les rentrer.

De très bon matin, le fermier attelle ses chevaux au chariot, et part pour les champs avec les moissonneurs.

Le ciel est pur; le soleil envoie déjà sa bienfaisante chaleur à la terre; l'alouette s'élève dans les airs et commence sa chanson interminable.

Que la nature est belle!

Les moissonneurs enlèvent les gerbes de blé avec des *fourches* et les hissent sur le chariot. Quand la charge est complète, l'attelage reprend le chemin de la ferme.

Les blés sont déchargés et entassés dans la *grange* jusqu'au moment du *battage*. Si la récolte a été d'une grande abondance, la grange est souvent insuffisante. Dans ce cas, on fait des *meules*, soit dans les champs; soit près de la ferme.

De nombreux épis restent sur le sol; c'est la part des pauvres. Voyez la *glaneuse*; elle ramasse un à un les épis perdus. Quant au *glaneur*, il parcourt le champ en tous sens et fait une ample provision d'épis et de paille pour l'hiver.

### 12. La grange - Le battage.



La moisson étant terminée, le moment est venu de *battre* les blés.

Les *batteurs en grange* étendent quelques gerbes sur l'*aire*; puis, armés de leurs *fléaux*, ils frappent à coups redoublés et toujours en cadence. Voyez, ils sont trois; entendez-vous le monotone *tic tic tac, tic tic tac*!

Le grain jaillit des épis et tombe sur l'aire. On en fait des tas à mesure qu'a lieu le battage.

Arrive le *vanneur*. Il place du grain dans son *van*, et commence à le secouer de manière à le débarrasser de la poussière et de la menue



paille. Le grain, bien propre, est ensuite mis dans des sacs et transporté au grenier, où on l'étend sur le plancher.

Aujourd'hui, le fléau est remplacé par la *batteuse* mécanique, et le van par le *tarare*; c'est là un progrès, car le travail se fait mieux et plus vite. On ne se sert plus du fléau et du van que dans les petites fermes.

Les gerbes, dépouillées du grain, sont remises dans la grange; ce n'est plus que de la *paille*. Une partie est donnée en *fouillage* au bétail; l'autre sert de litière.

La paille entre aussi dans la fabrication du papier.

Le pauvre en fait sa couche. Le lit de paille est dur, mais il est plus sain que celui de plume ou de laine.

### 13. Les moulins.



Le fermier conserve, pour les besoins de son ménage et de la basse-cour, la quantité nécessaire de froment, de seigle, d'avoine et d'orge. Il vend le reste.

C'est au moulin qu'il conduit le froment et le seigle. Il charge un chariot de sacs bien remplis et se met en route.

Voyez, il arrive au *moulin à eau*. Une petite rivière passe à côté du moulin et fait tourner une *roue hydraulique*; celle-ci met en mouvement des *meules* en pierre qui écrasent le grain et le transforment en farine. Cette farine est assez grossière. Elle comprend la *fleur* et le *son*; par le *blutage*, l'une est séparée de l'autre. La fleur de froment sert à faire le pain blanc; celle de seigle fournit un pain assez noir, mais très nourrissant. Le son est donné aux bestiaux.

Que remarquez-vous sur la hauteur? Un *moulin à vent*. Regardez ses *ailes*. C'est le vent qui les fait tourner et qui, ainsi, met les meules en mouvement.

Aujourd'hui, il y a de grands *moulins à vapeur*, mis en train par une machine qui peut fonctionner en tout temps. Ces moulins produisent de grandes quantités de farines; on les voit surtout dans les villes et les centres populeux.

La loi punit sévèrement le meunier qui *falsifie* ses farines, et qui nuit ainsi à la santé des consommateurs.

### 14. La boulangerie.



Voici une *boulangerie*. C'est là que le *boulangier* fait le pain et le vend au public.

La fabrication du pain exige beaucoup de soins et une grande propreté.

Le boulangier place la farine dans le *pétrin* et y ajoute de la *levure* et de l'eau ou du lait tiède en quantité suffisante. Le tout ayant été mélangé et *pêtri* forme ce qu'on appelle la *pâte*.

On laisse *fermenter* cette pâte pendant quelques heures. Le boulangier la divise ensuite en morceaux qu'il manie, arrondit et dépose dans des *corbeilles*; il les y laisse quelque temps en vue de la seconde fermentation.

Vient enfin l'*enfournement* dans le *four* convenablement chauffé. La *cuisson* est d'une heure à une heure et demie selon la grosseur des pains.

Le pain, étant bien cuit, est retiré du four et *dressé* dans un endroit frais et sec, la cave par exemple. Si on le couchait, il sécherait mal et prendrait un mauvais goût.

Sortant du four, encore chaud, le pain est très indigeste; il faut attendre, avant de le manger, qu'il soit entièrement refroidi.

Le pain est pour tous un aliment agréable, sain et très nourrissant, dont on ne saurait se passer.

Toute bonne ménagère doit savoir faire non seulement le pain, mais encore des gâteaux et des tartes. C'est une économie en même temps qu'une grande satisfaction pour la famille.

### 15. Le verger - La récolte des fruits.



C'est vers la fin de septembre et en octobre que se fait la *cueillette* des pommes, des poires et de quelques autres fruits.

Entrons dans le *verger*. Nous y voyons un gazon encore vert, que paissent avidement les bonnes vaches. De beaux arbres fruitiers sont plantés en lignes; ce sont des cerisiers, des noyers, des châtaigniers et surtout des pommiers et des poiriers. Les cerises, si bonnes et si rafraîchissantes, sont mangées depuis longtemps; il reste à cueillir les autres fruits. Les plus belles pommes et les meilleures sont cueillies avec soin et placées, quelques jours après, dans un endroit sec et frais; c'est le moyen de les conserver longtemps. Les autres sont abattues et servent à faire du *sirop* ou du *vinaigre*. On procède de la même façon pour la récolte des poires. Les fruits mûrs sont sains et très agréables à manger.

Il est dangereux, principalement pour les enfants, de faire une trop grande consommation de fruits, surtout si leur maturité n'est pas complète.

### 16. Le jardin - La récolte des pommes de terre.



Le *jardin potager* est ordinairement situé près de la maison. Il est entouré d'une clôture, soit un mur, soit une haie vive ou morte, soit une palissade. On le divise en *carrés* par des *allées* ou des *sentiers*.

Dans les carrés, on cultive les légumes et les plantes potagères, tels que la pomme de terre, le chou, la carotte, le haricot, le pois, l'oignon, le poireau, le céleri, la laitue, l'endive, le cerfeuil, le persil, l'oseille, etc.

Le long des allées, il y a des *plates-bandes* où sont plantés des pommiers et des poiriers en *pyramide*, des groseilliers et des fleurs.

Aux murs on voit des vignes, des pêchers, des abricotiers et autres arbres fruitiers; ils forment des *espaliers*.

La *bêche*, le *rateau*, le *plantoir*, la *ratissoire* et le *sarcloir* sont des outils de jardinage souvent employés.

Les petits oiseaux n'égayent pas seulement le jardin, ils le protègent encore contre les chenilles et autres insectes nuisibles. Respectons-les, ils nous sont si utiles.

Ne laissons manquer à notre jardin ni engrais ni soins intelligents, et il nous procurera bons légumes et bons fruits.

Le jardin potager est une grande ressource pour le ménage; de plus, il est un lieu où chacun peut se reposer des fatigues de la journée et passer d'agréables heures sous un berceau de verdure.



Extrait des notices du manuel scolaire :

**«PETIT MANUEL D'HISTOIRE DE BELGIQUE»  
à l'usage du degré moyen des Ecoles primaires**

par L. Defays & C. Dontaine

(Liège, H. Dessain, imprimeur-éditeur), 1898

Les huit gravures reproduites ci-après ont été réalisées par **André Mathy**.



**Charlemagne présidant un champ de mai.**

Chaque année, au printemps et en automne, Charlemagne convoquait les comtes, les évêques et les hommes libres, pour les consulter sur les affaires du pays, leur communiquer ses volontés et leur soumettre les lois qu'il avait préparées avec ses conseillers.

Ces assemblées, appelées *champs de mai*, étaient de la plus grande importance. Les lois relatives aux questions religieuses étaient discutées par les ecclésiastiques (*évêques, abbés, prieurs*); celles qui concernaient les intérêts laïcs étaient soumises aux nobles, aux fonctionnaires et aux représentants du peuple. L'empereur prenait aux discussions une part très active. «On le voyait circuler d'un groupe à l'autre, se mêlant à tous, causant amicalement avec ceux-ci, profitant de la présence de ceux-là pour s'informer de ce qui se passait dans leurs provinces, sachant écouter tout le monde et tirer parti de ce qu'il avait entendu.»



**Débarquement des Normands.**

Les Normands étaient des barbares du Danemark, de la Suède et de la Norvège. «Vrais loups du nord, ils sont fougueux et féroces; fanatiques, ils aiment à massacrer les prêtres et les religieux, à brûler les églises, les chapelles et les monastères. Montés sur de légères embarcations, ils se répandent le long des fleuves, des rivières et fouillent les endroits les plus écartés. Ils brûlent, pillent, tuent, ravagent et reportent le butin qu'ils font dans les repaires de leurs pays.» Ils inspiraient une frayeur telle, qu'on avait ajouté aux litanies le verset suivant: «*De la rage des Normands, délivrez-nous Seigneur*».

Après la mort de Charlemagne, la Belgique eut beaucoup à souffrir de ces cruels pirates, qui la ravagèrent plusieurs fois et la menacèrent pendant près d'un siècle.



**Départ des croisés belges.**

En 1095, le pape Urbain II convoqua un concile à Clermont, en Auvergne. Une foule énorme de guerriers, de prêtres, de religieux et de pauvres gens s'empressèrent de s'y rendre. Le pape montra la nécessité d'affranchir Jérusalem du joug des infidèles. Tous s'émurent à la parole du Pontife et s'écrièrent: «*Dieu le veut!*».

Les princes et les nobles s'engagèrent à aller combattre les Turcs et prirent, pour signe de leur engagement, une croix d'étoffe rouge qu'ils s'attachèrent à l'épaule: c'est de là que viennent les noms de croisés et de croisades. Les serfs prirent aussi la croix et suivirent leurs seigneurs en Terre Sainte, car ils étaient par là même affranchis: l'armée du Christ ne devait compter que des hommes libres.



**Albert de Cuyck  
octroyant une charte aux Liégeois.**

Une charte célèbre entre toutes est celle qui fut octroyée aux Liégeois, en 1198, par le prince-évêque Albert de Cuyck. En voici les principales dispositions:

- 1° Tous les bourgeois de Liège sont réputés libres.
- 2° Le domicile est inviolable (*pauvre homme en sa maison est roi*).
- 3° La confiscation des biens ne peut être prononcée, même contre un condamné à mort.
- 4° Les bourgeois sont exempts de tailles, de logements et de services militaires.
- 5° Nul impôt ne peut être établi sans le consentement de la commune et des Etats.
- 6° Les bourgeois ne sont pas obligés de suivre l'évêque à la guerre, à moins que ce ne soit pour la défense du territoire envahi.
- 7° Les Liégeois ne seront jugés que par le tribunal des échevins. L'emprisonnement d'un bourgeois ne peut avoir lieu qu'en vertu d'un mandat décerné par les échevins, sauf le flagrant délit.

Les privilèges dont jouissait Liège attirèrent un grand nombre d'artisans, de commerçants et d'étrangers; ils furent ainsi la cause de l'accroissement de la population et de la richesse publique. Liège devint rapidement une des villes les plus prospères de la Belgique.





### Archers et arbalétriers.

Les métiers — Au temps des communes, les hommes de même profession formaient une seule corporation ou *métier*. Il y avait le métier des bouchers, celui des chapeliers, celui des tisserands, etc. Les métiers nommaient leurs chefs ou doyens.

Les artisans exerçant le même métier habitaient le même quartier ou la même rue. On voit encore maintenant des rues qui portent le nom de certaines professions : rue des Brasseurs, des Chaudronniers, etc. La ville de Liège comptait trente-deux métiers ; celui des tanneurs était l'un des plus importants.

En temps de guerre, les membres du métier devaient, à un signal convenu, se ranger sous leur bannière et marcher ensemble contre l'ennemi.

Outre les métiers, il existait au sein des communes les *confréries* des *arbalétriers* et des *archers*, dont l'institution avait pour but l'agrément et l'exercice au maniement des armes.



### Les Flamands avant la bataille de Groenninghe (1302).

A la nouvelle du massacre des Matines brugeoises, Philippe le Bel, exaspéré, envoya une armée de 50.000 hommes pour exterminer les rebelles, avec ordre de mettre tout à feu et à sang. Pierre de Coninck et Jean Breydel se mirent à la tête des milices communales ; chefs et simples combattants résolurent de vaincre ou de mourir.

Les Flamands, qui étaient presque tous fantassins, prirent position dans la plaine de Groenninghe, près de Courtrai, sur un sol marécageux et entrecoupé de fossés. Après s'être confessés à des religieux qui les accompagnaient, ils s'agenouillèrent, puis ayant porté à leurs lèvres un peu de cette terre de la patrie pour laquelle ils se préparaient à mourir, ils attendirent l'ennemi de pied ferme. Leur mot d'ordre était : ni prisonniers, ni butin. Les cavaliers français, pour arriver jusqu'à eux, durent traverser des marais où leurs chevaux restèrent embourbés, de sorte qu'ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer.

Les Flamands, avec le plus grand sang-froid, recevaient leurs ennemis au cri de « *Flandre au Lion* » ; sous les coups de leurs terribles *goedendags*, les cadavres s'amoncelaient d'une façon effrayante : 7.000 cavaliers et 20.000 fantassins restèrent sur le champ de bataille. On recueillit dans la plaine 700 éperons dorés et on les suspendit, comme trophée, à la voûte de Notre-Dame de Courtrai.



### Albert et Isabelle visitant l'atelier de Rubens.

Rubens s'était fait construire, à Anvers, une maison princière, entourée d'un magnifique jardin où l'on pouvait admirer les plantes, les plus rares. Son atelier, surmonté d'un dôme, était orné de richesses artistiques de toute espèce, dont une partie avaient été rapportées d'Italie ; les étrangers de distinction, de passage en Belgique, allaient souvent le visiter. Les souverains, voulant donner à l'artiste une nouvelle preuve de leur haute estime, se rendirent un jour chez lui, accompagnés d'une suite brillante de hauts dignitaires de la cour. Rubens, entouré de ses élèves, les reçut en grande cérémonie, et, après leur avoir montré de nombreuses toiles dues à son pinceau, il les conduisit devant son chef-d'œuvre, la *Descente de Croix*, qui devait immortaliser son nom. Les archiducs s'extasièrent longuement devant ce tableau incomparable, qu'on ne cesse encore d'admirer à l'église Notre-Dame d'Anvers.

Albert et Isabelle se retirèrent enchantés et bien décidés à protéger de tout leur pouvoir l'école flamande qui exerça une influence extraordinaire sur les beaux-arts dans notre pays.



### Attaque du parc.

Révolution belge — Le 25 août 1830, dans la soirée, une foule nombreuse parcourut les rues de Bruxelles, pillant les hôtels des principaux agents du roi Guillaume. La révolution commençait.

La plupart des villes s'associèrent au mouvement bruxellois et chassèrent les garnisons hollandaises. De tous les points du pays, des groupes de patriotes se dirigèrent vers la capitale. Liège envoya un fort contingent de volontaires, dont le drapeau jaune et rouge portait ces mots : « *Vaincre ou mourir pour Bruxelles* ».

Une armée hollandaise, forte de 15.000 hommes et commandée par le prince Frédéric, s'était installée à Vilvorde. Elle pénétra à Bruxelles le 23 septembre. Un combat acharné se livre dans les rues barricadées. Les maisons sont transformées en vraies forteresses ; par toutes les ouvertures, on lance sur les assaillants des pierres, des meubles, des poutres, de l'eau bouillante, du lait de chaux, tandis que mille tirailleurs invisibles déchargent leurs armes à bout portant. Cernés de toutes parts, les Hollandais se réfugient dans le parc. Mais ils sont tellement harcelés par les braves volontaires belges que, dans la nuit du 26, ils quittent la capitale, laissant derrière eux un grand nombre de cadavres. Parmi les plus vaillants volontaires, citons Charlier, surnommé *la Jambe de bois*. Ce valeureux Liégeois, avec une pièce de canon, foudroyait l'ennemi sans quitter son poste un instant.

Ces journées des 23, 24, 25 et 26 septembre, si glorieuses pour la Belgique, sont appelées les *Journées de septembre 1830*.



